

Histoires cavalières, avec une préface d'Alexandre Dumas / D.-L. Eimann

Eimann, D.-L.. Auteur du texte. Histoires cavalières, avec une préface d'Alexandre Dumas / D.-L. Eimann. 1854.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

DEUXIÈME HISTOIRE

Une Histoire renouvelée des Grecs.

— Allons chez Julia, se disait Alfred A. par une froide soirée de décembre.

Mais il se trouvait devant sa cheminée, en face d'un feu pétillant et gai, à demi-noyé dans un excellent confortable, et il ne se sentit pas le courage d'aller affronter la bise, qui, au

dehors, rendait les pavés secs et les figures bleuâtres.

Il resta donc.

Et comme on ne peut rester seul devant un bon feu sans faire quelque chose, il se mit à tisonner.

Certes, cette occupation est pleine de charme, alors qu'on a le cœur vide ; — mais lorsque, — comme notre héros, — on se trouve pris entre deux amours, et qu'on ne sait auquel se vouer, — on rejette bien vite le tisonnier.

Or, c'est ce que faisait Alfred au bout de quelques minutes.

Alors, ses pieds sur les chenets, indolemment renversé dans le confortable, la tête penchée sur une de ses mains, tandis que, de l'autre, il jouait avec la cordelière de sa robe de chambre, il bâilla affreusement.

Évidemment il jouissait en ce moment d'un de ces bonheurs latents, qui n'ont de nom dans aucune langue, mais qui n'en valent pas moins pour cela.

Après avoir bâillé, Alfred se dit de nouveau :
— Allons chez Julia !

« Mais que lui dirai-je pour lui faire oublier l'impertinence de ma conduite ?

» Qu'elle a bien vite accepté la rupture que je lui proposais ; qu'il faut qu'elle eût bien peu d'amour au cœur pour avoir cru si facilement à mon indifférence ; — que je l'aimais, que je l'aime...

» Mais a-t-elle pensé un seul moment que je parlais sérieusement ?

» Ne joue-t-elle pas la froideur ? la résignation peut-elle entrer dans son cœur ?

» Relisons son billet :

« ALFRED ,

» Je vous pardonne votre cruauté ; que Dieu me donne maintenant la force de vous oublier.

« JULIA. »

» Ces quelques mots sont nobles et dignes ! Ils sont pleins d'une touchante résignation !

» Ne dirait-on pas le dernier chant d'un cygne ?... Et j'ai pu m'aliéner un tel cœur ? Je suis un misérable !... »

Un moment, Alfred resta comme affaissé sous le poids de son remords.

Mais bientôt il reprit :

— Que je suis candide !

« Si tout cela était sérieux, Julia m'aurait demandé ses lettres.

» Car elle n'aurait pas voulu laisser entre mes mains ces preuves de son amour, de sa faiblesse.

» Je le vois, maintenant : elle est convaincue que je l'aime à la folie, et, chatte comme le sont toutes les femmes, elle a voulu jouer avec mon amour.

» Mais alors, elle ne m'aime pas, elle ?

» O les femmes ! comme elles sont fausses et traîtresses ! comme elles savent bien vous blesser au cœur, afin de venir ensuite, bonnes et compatissantes, mettre un baume sur votre blessure !

» Les femmes ! mais il n'en est pas une qui ne soit heureuse et fière des tourments qu'elle fait naître !

» Les femmes ! mais elles sont toutes légères et coquettes !

» Du reste, que leur importe le mal que peut faire un regard, une pression de main ?...

» Elles savent, elles, qu'un regard peut mettre au cœur une passion folle, dont on peut

mourir ; mais elles disent qu'elles ont le même regard pour tout le monde.

» Elles savent encore qu'une pression de main brûle l'âme et les sens, qu'elle donne la fièvre. Mais la fièvre, qu'est-ce donc ? D'ailleurs elles assurent, — et il faut les en croire, — que leur main reste alors, comme toujours, moite, mais froide !...

» Il est vrai que depuis Eurydice...

*
* *

L'auteur croit devoir vous raconter ici une histoire que ce nom charmant rappelle à sa mémoire.

S'il lui était démontré que vous avez eu une chèvre pour nourrice, il commencerait hardiment son récit par ces mots sacramentels :

« Il était une fois... »

Car il serait certain que ce début vous paraîtrait on ne peut plus neuf, extraordinairement piquant.

Mais, comme il y a cent à parier contre un que vos premières années ont été bercées par les contes de ce bon M. Perrault, dont le nom

ne s'éteindra que lorsqu'on ne fera plus d'enfants, — il va chercher un exorde moins banal.

Que ne ferait-il pas pour vous plaire !

Comment commencera-t-il ? Voici :

En ce temps-là, vivait chez les Grecs un homme, fils d'OEagre, roi de Thrace, et de Caliope. Cet homme, qui fut poète, musicien et quelque peu théologien, puisqu'il s'abstenait de manger des œufs, sous le prétexte spécieux que l'œuf est le principe de tous les êtres, — cet homme, disons-nous, répondait au doux nom d'Orphée.

Arthur est bien joli, mais Orphée vaut mieux, n'est-ce pas ?

Orphée, en sa triple qualité de théologien, de poète et de musicien, avait le cœur prodigieusement tendre, — une complexion terriblement amoureuse.

Aussi, un jour qu'il se promenait rêveur par les champs de la Thrace, à deux pas d'une molle rivière, dont les eaux, en fuyant dans les myrtes et les lauriers-roses, lui jetaient avec de doux murmures ce mot vague et mystérieux, — amour ; aussi, un jour, donna-t-il, sans y penser, son cœur et sa main à la gente

Eurydice, qui, poursuivie par ses folles compagnes, vint étourdiment se jeter dans ses bras.

En ce temps-là, comme vous le voyez, ô ma lectrice, les rois épousaient déjà les bergères !

Cet hymen eut une lune de miel délicieuse.

Un bonheur sans nuages, parfumé, — un bonheur tissé d'or et de soie, d'amour et de poésie, — un bonheur à rendre jaloux les dieux, fut le partage de ce couple charmant.

Mais, hélas !

Une lune de miel n'a pas trente quartiers,
Comme un baron saxon.....

C'est-à-dire que, comme toutes les belles choses de ce monde, — les chevaux, les fleurs, les femmes, — les plus belles lunes finissent par — finir.

C'est triste, mais c'est comme cela. Qu'y faire ?

Cette lune de miel eut donc le destin commun : — elle passa.

Et, un jour, Eurydice s'ennuya.

Et quand elle s'ennuie, que voulez-vous que fasse une femme ? A moins qu'elle ne soit enfermée dans une tour, elle sortira ; — et en pas-

sant sur le boulevard, elle laissera tomber, — par ennui, croyez-le bien, — sur un beau jeune homme, un jeune homme à la mode, un de ces langoureux regards qui perdent les âmes.

Ce sera très-imprudent; mais ce sera.

Or, c'est ce qu'il advint pour Eurydice.

Un jour donc, Eurydice s'ennuya; elle alla au bois, et, rencontrant sur ses pas Aristée, — un élégant de ce temps-là, — elle le regarda longuement.

Pardonnez-lui ce regard. Elle était femme, elle s'ennuyait, et, comme toutes les femmes qui s'ennuient, elle voulait un combat — pour avoir un vainqueur.

Cette pensée est très-jolie; mais elle n'est pas de nous.

Donc Eurydice laissa tomber sur Aristée un de ses regards, et ce malheureux regard alluma un incendie auprès duquel celui de la superbe Troie ne fut qu'un feu de la Saint-Jean, — un feu de paille et de sarments.

Dès ce jour, poursuivie par l'amour d'Aristée, Eurydice ne connut plus le repos, et pourtant elle fut heureuse, — heureuse de se sentir dominée tout entière par une de ces passions

fougueuses, qui tuent la raison et annihilent le devoir.

D'Orphée, il n'en fut plus question. On le supportait, on le laissait vivre, et c'était bien assez !

Sur les bords de l'abîme, cependant, une voix, la voix de sa conscience, cria en elle.

Elle voulut fuir.

Mais c'était trop tard !

Aristée, — l'infâme Aristée avait lu dans les beaux yeux d'Eurydice tout l'amour qu'il lui inspirait, et, hardi comme un satyre, il se mit à sa poursuite.

La lutte entre la passion et le devoir commença alors, — lutte ardente, terrible, sans trêve ni repos, dans laquelle, quel que soit le vainqueur, notre bonheur, hélas ! reste étendu mort sur la dalle humide.

Et le devoir, ici, serait peut-être sorti victorieux de cette lutte suprême, si, blessée au talon par un serpent affreux, Eurydice n'était tombée sans force et sans voix dans les bras d'Aristée.

Elle mourut de sa blessure, dit l'histoire.

Et comme, depuis Ève, les serpents ont donné des preuves d'une perversité peu commune,

nous croyons, quoique l'histoire se taise sur ce point délicat, qu'Eurydice ne ferma pas ses paupières au jour sans avoir reçu et rendu un beau baiser d'amour.

Eurydice morte, que devinrent Orphée et Aristée, — le mari et... l'autre ?

L'histoire est ici moins discrète : elle va nous l'apprendre.

Aristée fut, — pendant quinze jours, — inconsolable ; mais bientôt de nouvelles amours lui firent oublier Eurydice et sa fin déplorable.

Le désespoir d'Orphée ne peut se dépeindre !

Le malheureux laissa croître sa barbe et ses cheveux ; puis, prenant un luth, il descendit aux enfers pour revoir Eurydice, son épouse chérie.

Là, il chanta ; ses chants émurent l'Enfer, attendrirent Proserpine, et enfin il revenait sur la terre, précédant Eurydice, — qu'on avait bien voulu lui rendre, à la condition qu'il ne la regarderait qu'à la lumière, — lorsque

Presque aux portes du jour, troublé, hors de lui-même,

Il s'arrête, il se tourne..... il revoit ce qu'il aime !

C'en est fait : un coup d'œil a détruit son bonheur.

Le barbare Pluton révoque sa faveur,

Et des enfers charmés de ressaisir leur proie,

Trois fois le gouffre avare en retentit de joie !

Eurydice s'écrie : « O destin rigoureux !
Hélas ! quel dieu cruel nous a perdus tous deux ? »
Elle dit, et soudain dans les airs s'évapore.
Orphée en vain l'appelle, en vain la suit encore,
Il n'embrasse qu'une ombre.....

Et ce n'était pas assez !

Aussi, le malheureux ne sachant où porter sa douleur, retourna-t-il dans la Thrace, où il passa ses jours et ses nuits à pleurer Eurydice.

Pendant sept mois, dit Virgile, — et nous ne le lui faisons pas dire, soyez-en convaincu, — pendant sept mois, il vécut dans les bois, dans les antres, jetant aux échos ses gémissements, ses grincements de dents, oubliant probablement de peigner sa barbe et ses cheveux, attendant que la mort mît fin à sa douleur.

Enfin les dieux eurent pitié de lui.

Un jour, des bacchantes qui en étaient devenues éperdûment amoureuses, en le voyant si mal peigné et si fidèle au souvenir d'Eurydice (et dont il avait dédaigné les feux, soit dit entre parenthèses), des bacchantes, disons-nous, le tuèrent en l'embrassant.

C'est ainsi que nous avons toujours désiré mourir.

Mais.....

Mais sa langue glacée et sa voix expirante,
Jusqu'au dernier moment formant un faible son,
D'Eurydice en flottant murmurèrent le nom :
Eurydice, ô douleur ! Touchés de son supplice,
Les échos répétaient : Eurydice, Eurydice (1) !

*
* *

» Il est vrai que depuis Eurydice, — se disait Alfred, — les femmes sont, ordinairement du moins, les premières victimes de leur amour.

» Mais est-ce une raison pour qu'elles nous fassent poser ?

» Ah ! Julia se joue de moi... Et bien ! à mon tour de me jouer d'elle !

» Je ne veux plus m'occuper que de l'Élicie !... »

Et il appela son groom.

(1) Pardon pour ces citations. Nous aurions préféré vous donner du Virgile pur ; mais nous ne le comprenons pas trop bien, et puis nous écrivons pour tout le monde.

* *
*

Hélas ! les Aristées sont de tous les temps ;
On rencontre encore *quelques* Eurydices ;
Mais il n'est plus d'Orphées, — ou, s'il en
existe encore, ils répondent au nom de Coquar-
deau ou à celui non moins harmonieux de
Joseph Phrudhomme !
